

II - COMMUNICATION DU RAPPORTEUR GENERAL

J'ai l'honneur de parler, en premier lieu, au nom du Président de la Fédération Internationale des Architectes Paysagistes, M. Aspesaeter, de la Norvège, retenu en ce moment par une Assemblée générale de la Fédération, à Caracas. Il m'a chargé de vous dire ses regrets de ne pouvoir être parmi nous et m'a demandé de le représenter, de vous saluer et de remercier l'I.C.O.M.O.S. de l'intérêt qu'il porte à notre profession.

Nous sommes cinq mille dans le monde ; c'est peu si l'on songe que rien qu'en France, il y a huit mille architectes de bâtiments.

Notre métier est peu connu. L'opinion générale est étonnée de voir des hommes se consacrer à une spécialité qu'elle croit facile à pratiquer. Notre génération professionnelle, consciente du message qu'elle porte en elle, a oeuvré malgré ces incompréhensions ; c'est une génération de pionniers, c'est-à-dire quelque peu sacrifiée.

Je n'oublierai jamais que, lorsque je faisais mon service militaire, j'ai été interrogé, par un général, sur les mitrailleuses. Ma réponse, apparemment, ne l'ayant pas satisfait, il m'a demandé ce que je faisais. Lorsque je lui ai répondu que j'étais architecte de jardins, il a été sur le point de me punir parce qu'il était persuadé que je me moquais de lui.

Chaque semaine, à mon bureau, je reçois la demande d'une mère éplorée : "J'ai un fils - de bonne famille - qui n'est pas très intelligent et n'a pas très bonne santé. Chez Monsieur Péchère, que pourriez-vous

faire pour l'aider à devenir architecte de jardins" ? Car, en effet tout le monde sait faire un jardin... |

Pourquoi est-il nécessaire de faire appel à un spécialiste quand il s'agit simplement de planter un saule pleureur dans une pelouse ?

Pourtant, il y a quelques décades, les jardins faisaient l'objet d'un culte spécial de deux sortes de personnes différentes. D'un côté, l'élite. J'ai entendu un vieux seigneur déclarer : "Il y a trois plaisirs sur la terre : ce sont les femmes, les chevaux et les jardins". Je conviens que cette affirmation est certes quelque peu démodée.

Mais d'un autre côté, les gens modestes et simples ont aussi une compréhension extraordinaire du vrai jardin. J'en ai vu troublés par la majesté de Versailles, la simplicité géniale de Chantilly, la force imposante de Beloeil et comme mus par une grâce spéciale qui les rendait capables d'exprimer leur étonnement et leur admiration par quelques phrases lapidaires et frappantes.

C'est donc que ce métier arrive à toucher ou les gens qui savent, ou les gens qui sentent avec pureté.

Et maintenant, notre métier sort de ses haies. Ce n'est plus seulement le jardin dans le cadre d'une maison, d'un château ou d'un bâtiment... Les architectes de jardins ont à oeuvrer pour transformer protéger, sauver, décorer les paysages, avec leurs autoroutes, leurs canaux, leurs carrières et bien d'autres choses que nous ne pouvons développer ici

Nous n'en sommes pas pour autant au bout de nos peines. Nous avons le devoir de modifier nos conceptions et celles de nos rapports avec les urbanistes et les architectes.

Combien de fois ne nous a-t-on pas appelés pour mettre des géraniums et des fleurs, une fois les choses terminées et pour mettre des arbres cache-misère et dissimuler ainsi les horreurs. Il viendra un moment où l'on comprendra que nous ne sommes pas là seulement pour garnir les habitations de plantes diverses, mais pour collaborer, dès l'origine, à une bonne implantation tenant mieux compte du paysage et de son écologie.

Malheureusement, si notre métier a tout à faire, il n'a pas encore évolué comme d'autres arts. Qu'on songe à l'extraordinaire évolution de la musique et de la peinture ; oui : nous avons encore beaucoup à travailler.

Un congrès récent de futurologues estimait que l'architecture n'avait guère évolué réellement et profondément depuis le XVIII^{ème} siècle. Pourtant, d'ici vingt ans, notre métier sera probablement l'un des premiers métiers du monde. C'est l'angoisse des responsables. Il est plus que temps de préparer les spécialistes de haut niveau pour répondre à cette attente. Car notre métier restera, envers et contre tout, nécessairement un métier d'artisan. On ne peut pas faire de jardins sans planter d'arbres et toutes les modes provisoires, toutes les "panonaiserries" du monde et les cailloux renversés et les arbres morts qu'on y déverse, ne sont pas des jardins mais sont des sculptures.

Devant l'évolution du monde, devant les loisirs qui augmentent, il faudra que les populations retrouvent les jardins. Il est possible, lorsqu'on reste chez soi un ou deux jours par semaine, de s'asseoir sur son lit et de regarder, une journée entière, la télévision. Il est possible, si l'on a deux jours de loisir par semaine, qu'on puisse tourner en rond, avec une automobile, pour montrer aux voisins qu'on en possède une. Il n'est pas possible, le jour où l'on ne travaillera que trente-cinq heures par semaine, et peut-être en trois journées, comme cela se pratique déjà aux Etats-Unis, de rester si longtemps à regarder la télé-

vision ou de s'asseoir dans sa voiture. On sera forcé de consacrer son potentiel d'activités intelligentes, ne fut-ce que pour des raisons d'hygiène et d'équilibre de santé, et développer les activités de plein air. Le cadre de cette activité est essentiellement les jardins et il ne serait pas étonnant que si la main-d'œuvre est devenue trop chère, comme ce l'est déjà actuellement, nous assistions à des sortes d'entretiens bénévoles et que ce sera la génération des loisirs qui entretiendra elle-même les nouveaux jardins publics.

Monsieur Aspesaeter vous dirait enfin que dans un an, à Bruxelles, se tiendra le VIIIème Congrès de la Fédération dont le thème est exprimé par une jolie phrase d'un économiste français - je dis bien un économiste - Monsieur Bertrand de Jouvenel : "Le jardinier de la terre apporte l'aménité à l'environnement".

Nous y voilà : l'aménité. On parle tant d'environnement. L'environnement est à la mode et sans doute utile. Mais on en parle tellement qu'on ne sait plus très bien ce que cela représente. L'environnement met, d'ailleurs avec raison, l'accent sur les pollutions par le bruit et les combustions. On ne pense peut-être pas assez que nous souffrons d'une pollution morale immense qui est la pollution par la laideur.

Hélas, c'est peut-être le goût qui nécessite une éducation longue et difficile, ce goût si nécessaire et qui devrait être le fondement de l'instruction de ceux qui devraient s'occuper de l'aménité de l'environnement.

Permettez-moi maintenant de ne plus me présenter en tant que délégué de l'I.F.L.A., mais comme votre rapporteur général, c'est-à-dire votre représentant et même votre agent de police...

Dans toute ma carrière, j'ai toujours été frappé par la méconnaissance de tant de personnes et même parfois d'architectes et de paysagistes

devant les jardins historiques. On m'a dit bien souvent : "Le jardin historique est à notre société ce que le carrosse est à l'automobile" J'ai toujours répondu : "Je ne pense pas que Paul Valéry ignorait Molière et je pense même que Paul Valéry a été l'un des plus grands écrivains de notre temps, dans la mesure même où il a lu, où il a compris, où il a étudié, où il a pensé Molière. Car pour avoir l'occasion d'oublier quelque chose, il faut avoir d'abord eu l'occasion de le connaître et de l'étudier". Pour se dégager réellement, il est nécessaire d'avoir une base, d'avoir une grammaire. C'est ici que nous avons une mission à remplir et c'est parce que j'en suis tellement convaincu que je tiens à remercier l'I.C.O.M.O.S., Monsieur Gazzola, M. Lemaire, Mme Grémont, le Comité Français qui nous ont permis de nous réunir, en ces journées, pour voir comment l'on peut sauver ces exemples classiques qui sont le Bossuet, le Goethe de la littérature et des jardins.

Qu'est-ce qu'un jardin, en somme ? Alain faisait remarquer qu'en tout cas, "la Nature ne fait pas de jardins".

Au milieu de cette dispute qui existe souvent entre les Germaniques et les Anglo-Saxons d'une part, et les Latins d'autre part, au milieu de cette immense incompréhension, j'ai toujours répondu, pour ma part, que la Nature, en effet, ne fait pas de jardins. Les Britanniques vous disent : "Pour nous, un jardin est l'endroit où l'homme cherche sa place dans la Nature". Et je réponds toujours : "Pour moi, un jardin est l'endroit où l'homme marque sa place dans la Nature".

Alain faisait très justement remarquer aussi : "Heureux l'artiste qui a une matière difficile". Qu'y a-t-il de plus difficile, Mesdames, Messieurs, que la matière vivante ? Qu'y a-t-il de plus passionnant que d'être l'artisan du seul art qui compose avec quelque chose de vivant ? Nous ne jouons pas avec de la couleur artificielle, nous ne jouons pas avec des sons, nous ne jouons pas avec des gestes organisés, nous ne transmettons pas des paroles, nous touchons à la matière vivante et dans

la mesure même où cette matière est compliquée et difficile, dans cette mesure-là, nous sommes heureux parce que nous avons à tenir compte des impondérables qui nous empêchent de faire ce que nous voulons. C'est dans la mesure même où notre intelligence et notre imagination sont bridées par la Nature, que nous collaborons d'une façon intuitive avec une chose qui est la vie.

Nous sommes obligés de respecter la terre et sa forme. Saint-Cloud est Saint-Cloud parce qu'il y a une colline. Vaux-le-Vicomte est ce qu'il est par la forme de son terrain.

Nous sommes obligés de tenir compte du sol, car on ne fait pas pousser n'importe quoi n'importe où.

Nous sommes obligés d'obéir aux saisons, nous sommes obligés de veiller et de tenir compte de la nécessité végétale qui nous impose de mettre en arrière les arbres qui poussent grands et, à l'avant, les arbres plus petits.

A partir du moment où l'on plante un jardin, on ne fait jamais ce que l'on veut. Le jardin est cet endroit idéal où l'on arrive à caser une foule, où l'on arrive à remettre un grand nombre de gens par petits paquets et par créer ce mouvement extraordinaire que le jardin a l'air d'avancer à votre propre pas, comme lorsqu'on regarde une statue immobile qui prend tout un autre relief et qui a l'air de bouger sous nos propres pas. Je pense à ce petit garçon, vu dans le Parc de Bruxelles, jouant avec un cerceau et subitement immobilisé par l'immobilité même de cette statue.

Songez aux jeux d'ombre des marches, à la beauté des bassins qui reflètent le ciel toujours mouvant, songez à tout ce que le paysagiste doit respecter, toutes choses avec lesquelles il n'est pas aussi libre que n'importe quelle autre matière, de n'importe quel autre art.

Je voudrais maintenant passer à un chapitre plus exemplatif. Je voudrais vous parler de ce Parc de Bruxelles qui a été écorné il y a cinq ou six ans pour faire passer un mètre. Vous n'ignorez sans doute pas que ce sont les Belges qui ont collaboré au métro de Paris et que ce sont les mêmes Belges qui ont mis soixante ans pour faire, chez eux, un mètre.

Une Commission a été créée, contenant des forestiers. À leur avis, il fallait tenter de refaire les allées avec les mêmes essences d'arbres qu'au temps de Joseph II. Il a fallu faire comprendre que l'important était non pas tel ou tel arbre en particulier, ni le choix de l'essence, mais la conception de la composition architecturale du Parc : les trois avenues en patte d'oie et le fait que les arbres étaient plantés serrés pour créer une voûte de verdure.

À la question posée : "Le Parc est-il classé" ? On m'a répondu que non et on m'a dit ensuite qu'on ne savait pas à qui appartenait le Parc de Bruxelles. À l'Etat ? À la ville de Bruxelles ? On l'ignorait. J'ai alors demandé à la Commission Royale des Monuments et des Sites : "Comment peut-on faire classer un parc" ? On m'a répondu : "N'importe quel citoyen belge a le droit de faire une proposition de classement".

Dix minutes plus tard, nous nous rendions à trois au Siège de la Commission Royale et signions cette simple déclaration laconique : "Nous, soussignés, demandons le classement du Parc de Bruxelles". Trois ans après, soit en Juillet dernier, le Parc de Bruxelles était classé et donc sauvé. Je livre ces faits à votre méditation.

Quels sont les jardins historiques qui peuvent servir d'exemples. Ma bible jardinière personnelle se compose de trois tomes : Vaux-le-Vicomte, Grenade et Villa Lante.

Même dans ces parcs, qui sont des perfections, les architectes

les conservateurs ont des difficultés. Grenade est encombrée d'arbres. L'Alhambra est encombré de cyprès et de palmiers, et M. Prieto Moreno a toutes les peines du monde à faire admettre, par les autorités, la mise en valeur de l'Alhambra qui exige d'enlever les arbres qui cachent la silhouette des architectures. Ainsi, même les paysagistes finissent par devenir des coupeurs d'arbres et par être dénoncés comme des personnes dangereuses

A Chantilly, des platanes qui datent de 1820 sont arrivés à maturité et risquent de tomber. Osera-t-on les couper et refaire des plantations comme cela se devrait ?

Ce n'est pas non plus parce qu'un jardin est historique et célèbre qu'il est muni de toutes les perfections... En Italie, un jardin extraordinaire avec des monstres et des animaux en pierre a été sans doute "amélioré" par un jardinier du XIX^{ème} qui a cru bien faire d'introduire, dans ce qui devait être une verdure calme, des prunus pissardii rouges et des acer negundo argentés.

En France, on a reconstitué une cascade sans avoir tenu compte des déformations de perspective. En effet, si l'on a des plans d'eau horizontaux dans une pente - et les plans d'eau sont nécessairement horizontaux - et que ces pentes ne sont pas mises en-dessous du profil longitudinal, tous les bassins donnent l'impression de monter vers le ciel. En France encore, dans l'un des plus beaux jardins classiques, on vient de planter des hêtres rouges à 5 m de distance ; c'est en somme comme si un tailleur proposait de mettre une cravate rouge avec un habit.

A Charlottensbourg, le conservateur doit se défendre devant les autorités pour créer, par un simple balustre, une transition entre le jardin français encore existant et la partie au-delà devenue romantique. Fallait-il recréer la partie classique dont il ne reste plus de trace ? Il ne faut pas être non plus attaché au passé d'une façon trop absolue et

jusqu'au pastiche !

Le passé compte surtout dans une perspective d'avenir et c'est bien dans cet esprit-là que je vous souhaite, Mesdames, Messieurs, de conduire vos travaux et vos discussions.

Il y a eu, il y a peu de semaines, à Bruxelles, un Congrès d'Europa Nostra. Monsieur Duncan Sandys a obtenu la libération de la Grand'Place des voitures qui y parquaient. C'est au cours de ce Congrès, dont on peut espérer que l'action se prolongera à Gand, qu'un groupe de jeunes a déclaré : "Un monument n'est pas un monument pour un monument. Un monument, en définitive, est un monument pour les hommes".

J'ose donc espérer qu'au cours de nos débats, nous ne nous appesantirons pas, pendant des heures, sur ce que le jardin historique peut nous apporter d'un point de vue archéologique. Sa principale valeur est de contribuer mieux peut-être que d'autres monuments, à la formation du goût et à l'accession des masses à la culture. Ce sujet a été abordé par l'I.C.O.M.O.S. à Oxford.

Il n'était pas facile de persuader les représentants du Tourisme que l'on ne peut accéder à la culture et à la beauté qu'en faisant des efforts. Or, on ne peut voir, connaître et entretenir un jardin qu'à force d'efforts et de petites souffrances. Cet apport de peine humaine est d'ordre émotionnel. Ici, tout près de Fontainebleau, je connais un jardin admirablement entretenu où jamais une feuille ne dépasse, où les haies d'ifs sont nettes comme des architectures de pierre, où des coto-neaster, à force d'être taillés et contrariés, suivent le tracé même des volutes du portail. Chaque année, avec des élèves des Ecoles d'Art Américaines de Fontainebleau, j'ai l'occasion d'assister à l'étonnement de ces trente jeunes gens qui restent littéralement bouche bée. L'effort qui a été fait dans ce jardin, l'effort que chacun fait pour son entretien apporte une émotion et, pour l'hôte, une fierté. Ainsi, tant de ménagères

sont fières de cirer leur parquet et d'honorer ainsi les personnes qu'elles reçoivent.

Il faut aussi que nos jardins historiques redeviennent un lieu de divertissement. On s'amusait au XVII^{ème}, on savait rire au XVIII^{ème}, on savait sourire au XIX^{ème}. Est-ce que l'on rit vraiment encore beaucoup ? Le jardin ne peut-il devenir le cadre idéal pour les populations qui peuvent s'y amuser dignement et intelligemment, sans pour autant les abîmer ?

Sans doute suis-je un Occidental et un Latin. Sans doute, au cours de nos discussions, aurons-nous des tendances différentes. Je me réjouis d'entendre les réflexions de ceux qui viennent de si loin et même des pays de l'Est que nous sommes si heureux d'accueillir. Comme je me réjouis de penser que nous allons les entendre à notre tour et confronter nos points de vue.

Je ne puis terminer, Mesdames, Messieurs, sans évoquer la mémoire d'hommes qui m'ont aidé, sans évoquer un homme que j'admire. J'ai eu la chance, quand j'ai commencé mon métier, de connaître le Comte Ernest de Ganay, écrivain de jardins ; et Achille Duchesne, dont la forte personnalité m'a très certainement vivement frappé. Monsieur de Ganay m'a aidé à constituer une des plus belles bibliothèques qui soient sur l'art des jardins et je lui en ai une reconnaissance infinie. Enfin, dans mes admirations pour les jardins français, j'en ai une - et je m'excuse d'avance de froisser sa modestie en le désignant. Je vois, devant moi, M. Alfred Marie qui nous fait l'honneur d'être ici et qui a un âge que personne ne connaît. Il était en tout cas plus âgé que moi lorsque je l'ai connu jeune, mais je sais qu'il monte plus vite les escaliers que moi, à l'âge que j'ai aujourd'hui.

Il faut remercier la France d'avoir fait ce premier colloque à Fontainebleau. C'est Péguy qui écrivait : "Toutes les sauvageries du monde ne valent pas un beau jardin français et vous qui êtes le dessi-

nateur des jardins du loi, vous serez un jour le dessinateur des jardins du paradis

Pour terminer, je veux me tourner vers le Président Gazzola qui m'a dit, il y a quelques mois : "Je vous demande d'être rapporteur général et de faire un exposé sur la philosophie du colloque". La philosophie du colloque, je crois l'avoir ici en huit lignes. C'est le passage de Paul Valéry dans la lettre à M. Teste que je voudrais vous lire lentement pour que vous en goûtiez toute la subtilité et tout l'esprit.

"Nous allons à la fin où vous aimeriez d'aller si vous étiez ici, à cet antique jardin où tous les gens à pensées, à soucis, et à monologues descendent vers le soir, comme l'eau va à la rivière et se retrouvent nécessairement. Ce sont des savants, des amants, des vieillards, des désabusés et des prêtres. Tous les absents possibles et de tous les genres. On dirait qu'ils recherchent leurs éloignements mutuels. Ils doivent aimer de se voir sans se connaître et leurs amertumes séparées sont accoutumées à se rencontrer. L'un traîne sa maladie, l'autre est pressé par son angoisse. Ce sont des ombres qui se fuient, mais il n'y a pas d'autre lieu pour y fuir les autres que celui-ci où la même idée de la solitude attire invinciblement chacun de tous ces êtres absorbés".

René PECHERE